

me font mourir d'amour," avec toutes ses variantes, qu'il ne paraîtrait pas trop indiscret.

Voilà en résumé les libertés du carnaval, les jeux et les folies que chacun peut y accomplir selon son goût, ses dispositions et ses moyens. Si avec cela on veut se figurer 80 à 100,000 acteurs en scène, tous entraînés par cette excitation que donne toute action accomplie en commun, on aura une idée à peu près exacte de ce grand tableau de mœurs italiennes; et je n'aurai que bien peu de mots à ajouter pour le compléter.

Durant un des jours de l'octave joyeuse a lieu la course que l'on appelle des *barbari*, ou chevaux indomptés; c'est bien là l'amusement le plus étrange de la fête.

Ces chevaux sauvages sont lancés à l'une des extrémités du Corso, sans cavalier et sans frein au nombre de dix ou de quinze. Ils ne portent pour tout harnais qu'une épaisse et large bande de cuir fixée sur leurs dos, seulement par le milieu. Laisées libres à leurs extrémités, ces bandes portent une multitude d'aiguillons qui déchirent les flancs des pauvres bêtes, à chaque bond qu'elles font dans l'espace. Il est aisé d'imaginer avec quelle épouvante et quelle fureur elles franchissent la distance.

Je ne vois véritablement rien qui puisse donner beaucoup d'intérêt à cette course sauvage dont les Romains raffolent, si ce n'est le danger où sont beaucoup de spectateurs de se faire écraser; car je n'évalue pas à plus de dix-huit pieds, l'espace ménagé au milieu des rangs pressés des curieux qui sert d'arène aux coursiers. S'ils déviaient un instant de la ligne droite, ou s'ils trébuchaient, quelle brèche terrible ne feraient-ils pas dans cette enceinte vivante! Ajoutons que l'on aurait à peine connaissance de leur passage, tant il est instantané, si ce n'était le bruit de leurs pieds sur les cailloux qu'ils broient et lancent en étincelles sous leurs fers, et les clameurs qui les assaillent de toute part. Enfin je n'ai pas éprouvé pour ce genre de spectacle l'engouement des citoyens romains. Je dois même le dire, au risque d'être accusé de mauvais goût, les scènes burlesques qui ne manquent pas de se présenter au milieu d'une masse de peuple en expectative, me rendirent les moments qui précédèrent le spectacle plus amusant que le spectacle lui-même.

Les chiens, ces fidèles compagnons de l'homme, qui prennent toujours leur part de nos plaisirs et de nos misères, ne sont pas exclus des joies du carnaval. *Ils ne sont pas plus chiens à Rome qu'ailleurs.*

Or, il arrive que tout ce tintamare, tout ce tumulte inusité, toutes ces figures chiffonnées, toutes ces toilettes chamarrées, finissent par les griser; ils vont jusqu'à perdre la trace de leurs maîtres qu'ils n'avaient connus jusqu'alors, je suppose, que comme gens sages. Leur odorat ne peut plus même les servir; comment flairer tout ce monde pour retrouver le parfum de famille? Un sentiment violent d'inquiétude finit donc par s'emparer de leur âme de bête qui leur communique un besoin de circulation extraordinaire; besoin qui devient bien plus remarquable quand la foule s'est fixée pour attendre la course des chevaux. Alors ne pouvant plus trouver place entre les jambes des spectateurs pressés les uns sur les autres, qui d'ailleurs, n'ont pas pour eux les égards qu'on leur prodigue au foyer domestique, ils se précipitent dans l'arène ouverte aux coursiers. Mais à peine y sont-ils entrés qu'ils voient tous les regards se fixer sur eux, et sentant sans doute, qu'ils sont sur un théâtre fait pour de plus nobles exploits, ils sont subitement saisis d'une